

# Nicole Claveloux

## Une gravité méticuleuse\*



N. Claveloux : *Dedans les gens*,  
Le Sourire qui mord, 1993

par **Éric Audinet\*\***

Nous publions dans ce dossier un article déjà paru en 1995, à l'occasion d'une exposition consacrée aux éditions Le Sourire qui mord. L'auteur s'y interrogeait, avec une pseudo-naïveté, sur la place très particulière qu'incarne Nicole Claveloux dans l'édition pour l'enfance et la jeunesse.

Je n'aime ni les livres de jeunesse ni les livres pour enfants. Est-ce pour cela que l'on me demande, avec un art consommé du paradoxe, un article sur l'œuvre de Nicole Claveloux – auteur conséquent des éditions *Le Sourire qui mord* ? Quelle idée saugrenue ! Non seulement je n'aime pas les livres de jeunesse mais de plus je n'y connais rien. Je ne connais Nicole Claveloux, dois-je l'avouer, ni d'Ève ni d'Adam, pas plus que je ne connais les ouvrages de cette grande famille dite des « auteurs de jeunesse », hormis ceux que je lis et relis vauté par terre au milieu des *Roi lion* et des Lego, assailli par les questions (évidentes, ô combien évidentes !) que me répètent inlassablement, sans réel souci d'ailleurs des réponses que je pourrais leur faire (comme si, bien entendu, la réponse au fond n'avait aucune importance), my boys, M. et P. Alors ?

La chose est sans doute un peu compliquée. Nicole Claveloux idem.

Quand j'étais petit garçon, je devrais les livres de petits garçons. Je me rappelle des livres de Benjamin Rabier pieusement légués par mon grand-père, de *Robin des Bois* et d'*Ivanhoé*, de *Plick et Plock*, et puis de beaucoup d'autres livres d'enfants qui m'enchantaient et dont le souvenir aujourd'hui m'enchantent. Si je

\* Article paru dans *Atlantiques*, n°100 - mai 1995 : « Carte blanche aux éditions Le Sourire qui mord », reproduit avec l'aimable autorisation de l'Agence régionale pour l'Écrit et le livre en Aquitaine.

\*\*Éric Audinet est écrivain et directeur des éditions Confluences, créées en 1994.



Louise XIV : « Dur le pouvoir ! », ill. N. Claveloux, Le Sourire qui mord, 1985

n'aime pas les livres de jeunesse, c'est sans doute un peu à cause de cela et de tous ces livres que j'ai trop aimés et dont j'aime trop le souvenir pour supporter une seule seconde de m'intéresser à des livres que je ne peux évidemment plus regarder avec le regard d'alors, encore moins avec le filtre de la mémoire.

Dieu sait pourtant si l'enfance – mon enfance – me préoccupe, j'allais dire me guette, ce quelque chose justement de non enfantin dans l'enfance, comme une gravité méticuleuse. Et, me suis-je dit, ayant parcouru une première fois les livres de Nicole Claveloux, comprenant du même coup ce que je faisais dans cette histoire (et comprenant aussi pourquoi, en dépit de mon peu d'intérêt pour les livres dits de jeunesse, ces livres-là m'intriguaient), il y a de cette méticuleuse gravité-là dans ces pages et dans ces images, dans la rouerie paranoïaque de *Louise XIV*, dans l'insistance amoureuse du bigorneau (pas bête, la Claveloux, d'avoir inventé un marivaudage de coquillages !), ou dans l'attention scrupuleuse des tas de petits cochons de *Des hauts et des bas*.

On pourrait dire ceci : Nicole Claveloux n'écrit pas de livres de jeunesse ni de livres

pour enfants. Ou plutôt... elle n'a pas l'air de considérer qu'il faille respecter un prétendu système de codes relatif aux publications dites de jeunesse, s'intéressant moins en définitive aux enfants ou aux jeunes (quelle expression !) qu'à ce quelque chose d'enfantin qu'elle traîne avec elle et qui la guette, cette méticuleuse gravité absolument amoral, et donc absolument innocente, jusque dans la cruauté, ce sentiment de l'enfance (et plus du tout un problème d'enfants ou de jeunes !...) et qui fait que ses livres, me semble-t-il, sont des livres sans public, c'est-à-dire des livres tout court qui posent des problèmes de livre et pas de clientèle. Le rapport à l'enfance qu'ils élaborent n'est probablement pas celui que pourraient souhaiter des enfants si on le leur demandait, ni celui que pourraient décréter les adultes mais, plus profondément, celui qui relève de cette évidence que nous ressentons tous un jour ou l'autre, d'un trouble sentiment de l'enfance.

Ce sont des livres curieux, des livres sans concession, des livres cruels.

Des livres qui demandent à être inspectés en long et en large plus qu'à être simplement regardés, des livres d'abord énigmatiques, et de plus en plus énigmatiques, et énigmatiques encore parce

qu'ils sont aussi de l'ordre de l'évidence, d'une évidence telle qu'elle peut faire l'économie de ses causes comme de ses effets.

Dans chacun de ces livres s'impose un décor unique, comme une scène de théâtre au-dedans ou au-devant de laquelle se joue une pièce qui semble n'avoir ni passé ni avenir : c'est le train fantôme de *Pour de rire* où six personnages clownesques et lunaires vont de découvertes étranges en situations atroces, dans un univers de mondes virtuels, avant de sortir à la queue leu leu, remplacés par six autres personnages identiques ; c'est l'ascenseur perécien de *Des hauts et des bas* avec son humanité « cochonesque » et surréalisante où chaque arrêt à chaque étage révèle le fragment de récits épars qui ont pris la place d'une véritable narration ; c'est le bout de plage devant un bout de mer déchaîné sur lequel se déroulent les quelque 70 planches de *La Ballade des bigorneaux*, lesquelles inventorient les variations du dépit amoureux et de la jalousie, dans un minimalisme sidérant qui fait penser au *Godot* de Beckett ou encore à *Bouvard et Pécuchet* sur leur banc du boulevard Bourdon, complètement à côté de la plaque.

Tout ce qui arrive ici arrive. Pas de justification, pas de morale à l'histoire, pas même la consolation d'une intrigue ou d'un ailleurs de l'histoire. Rien que les morceaux de l'inventaire en cours, énigmatique et évident, d'un imaginaire d'enfance.

Que l'on songe en particulier à ce livre étrange qu'est *Rouge, bien rouge* : le fil directeur en est cette couleur « puissante et secrète, attirante et menaçante, paisible et tendue comme la vie » que Nicole Claveloux explore à travers des évocations,



C. Bruel, D. Jouault, N. Claveloux : *Rouge, bien rouge*,  
Le Sourire qui mord, 1986

*La Ballade des bigorneaux*, ill. N. Claveloux,  
Le Sourire qui mord, 1994, puis Être éditions, 2001



qui sont autant de moments arrachés à une mémoire d'enfance (une bouteille de mercurochrome renversée dans un lavabo, des cerises – restes d'un déjeuner sur l'herbe ? – et un sandwich au jambon oubliés sur lesquels s'acharne une armada de fourmis, le Petit Chaperon rouge qui se glisse entre les pans de vastes rideaux cramoisis, la fessée (pourquoi ai-je pensé à Klossowski ?) devant le plat de fraises ou encore la scène innocemment scatologique de l'enfant qui peint un chien sur une porte vitrée au-dessus des excréments bien réels d'un chien bien réel), moments archétypaux presque et trop banals pour ne pas être inquiétants, où point toujours, *punctum* barthésien, un détail qui trouble, le regard apeuré d'un enfant, le noyau où reste accroché un bout de chair, le trou dans le doigt, le boxeur sur la cheminée.

Cette *évidence énigmatique*, bien loin, pour ce que j'en sais, de trop de publications « de jeunesse », est assurément ce qui intrigue et captive dans le travail de Nicole Claveloux. *Dedans les gens* en est l'exemple le plus accompli : il s'agit bien encore d'un décor (« Au théâtre du monde... »), il s'agit bien encore d'une pièce, à la fois agitée et immobile, un défilé de figures étranges et pathétiques, « rôles oubliés » qui viennent défiler sous l'œil guidé du spectateur, d'autant plus guidé qu'il s'agit là d'un tableau que Nicole Claveloux a ensuite segmenté, fragmenté en de multiples scènes qu'elle

fait défiler sous nos yeux, donnant l'impression d'un mouvement des figures alors que, bien sûr, seul l'œil de l'artiste (et celui du spectateur par conséquent) bouge encore, passant au crible ces images venues du fond de la mémoire où elles semblaient dormir, et d'où le livre les extirpe.

Au fond, et je comprends bien maintenant, en dépit de mon absolue incompetence et de mon peu d'intérêt pour cette littérature dite de jeunesse, pourquoi l'on a bien fait de me mettre entre les mains ces livres. C'est qu'ils sont, absolument, *incompréhensibles*, et qu'à ce titre ils rejoignent la question que pose chaque fois la confrontation du souvenir que nous avons de nos lectures d'enfance et la relecture réelle de ces livres : pourquoi un tel hiatus, et une telle déception ?

Peut-être parce qu'alors nous en comprenons trop vite les tenants et les aboutissants et que la part d'absolu mystère que recèle pour n'importe quel enfant la découverte d'un livre (ces questions interminables que M. et P. ne cessent de me renvoyer, insouciant des réponses que je leur donne...) est le secret même du plaisir un peu effrayé que procurent les véritables livres.

En refusant de jouer le jeu d'une littérature téléguidée, Nicole Claveloux approche ce frisson.

Et voilà pourquoi j'aime Nicole Claveloux.

479 espèces de poux, ill. N. Claveloux, Le Sourire qui mord, 1985

